

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 16 (1966)
Heft: 6

Artikel: Étude critique : Maurice Blondel et ses commentateurs récents
Autor: Widmer, Gabriel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MAURICE BLONDEL
ET SES COMMENTATEURS RÉCENTS

L'œuvre de M. Blondel exerce une influence grandissante dans les milieux théologiques et philosophiques. Déjà, la question se pose de savoir si le blondélisme n'est pas l'un des facteurs importants de l'actuel renouveau dogmatique, l'un des leviers efficaces qui soulèvera la théologie postconciliaire de ses entraves « scolastiques ». Mais l'œuvre de Blondel, comme toute œuvre technique, est d'un abord difficile ; son interprétation peut laisser le champ libre à toutes sortes de malentendus et de contresens. Ses commentaires en sont d'autant plus utiles.

Des éditeurs, soucieux de mettre les textes du maître sous les yeux du lecteur, poursuivent la publication des inédits. Un second volume des *Carnets* (cf. RThPh 1963, p. 169) ¹ vient de paraître, qui fait suite à celui consacré à des fragments des années 1882 à 1893. Ce volume contient des extraits des carnets, des cahiers et des notes de M. Blondel, rédigés de 1894 à 1949. Chaque chapitre est précédé d'une introduction, qui en situe le contenu. Les index recouvrant la matière des deux volumes rendront de grands services. Ces pages fortement pensées et admirablement écrites nous font entrer dans l'intimité de la vie de Blondel, son mariage, la naissance de ses enfants, sa pratique de la prière et sa participation à l'eucharistie, sa vocation apostolique et sa mission de professeur, ses souffrances devant les incompréhensions et ses peines d'homme inquiet pour sa foi. Mais elles nous introduisent aussi à la formation de sa réflexion philosophique dans le climat chargé d'électricité de la controverse moderniste, une réflexion qui ne manque ni d'audace, ni de courage, mais qui a le souci de ne jamais sacrifier la charité à la vérité. On y apprend les raisons pour lesquelles Blondel recourt aux mythes, aux images, pour exprimer le mouvement de sa pensée ; il suffit de considérer son *ex-libris* dont on trouvera une reproduction. On y découvre enfin sa vaste curiosité : psychologie des profondeurs et des foules, économie, politique, esthétique, rien n'échappe à ce regard, même lorsque le sens de la vue

¹ MAURICE BLONDEL : *Carnets* (1894-1949), Paris, Cerf, 1966, 405 p.

s'éteint progressivement ; c'est la curiosité d'un homme qui veut constamment revenir au réel vécu, au concret senti, à l'action pratiquée et qui se méfie de la notion abstraite, du sentiment rêvé et du programme imaginé ¹.

Ces admirables *Carnets*, qui seront une nourriture solide pour d'innombrables lecteurs, ne peuvent servir d'introduction à la philosophie de Blondel ; par contre, son *Itinéraire philosophique*, réédité en format de poche, aidera à la compréhension de son intention et de sa réalisation. Cet ensemble de propos recueillis par F. Lefèvre ont été non seulement revus, mais encore rédigés par Blondel lui-même pour la publication sous forme de livre, après avoir été publiés sous forme d'interviews dans *Les Nouvelles littéraires* en 1928. Ces pages n'ont rien perdu de leur poésie, de leur chaleur, de leur vie ; on les relit, comme si, à travers elles, Blondel était toujours présent, pour réciter avec humour sa vie, ses projets, ses amitiés ².

Le R.P. H. de Lubac publie et annote un troisième volume de la correspondance de M. Blondel avec le R.P. Auguste Valensin ³. Les premiers volumes (cf. RThPh 1958, p. 233) retraçaient les antécédents et les rebondissements de la crise moderniste. Grâce aux notes du P. de Lubac, on assistait avec un intérêt croissant à cette tentative unique de renouvellement de la doctrine et de la vie de l'Eglise. Dans ce dernier volume, tout aussi passionnant que les deux autres, on mesure les contrecoups de la crise aux combats qui se poursuivent entre les partisans de l'intégrisme et les représentants du blondélisme, de la méthode d'immanence bien comprise. On découvre les dessous de la réédition du *Dictionnaire d'apologétique*, la suppression de l'article critique d'Albert Valensin sur la doctrine de l'immanence et son remplacement par une contribution du P. de Tonquédec, les difficultés auxquelles se heurte le P. Auguste Valensin pour y publier son article sur le panthéisme. A l'arrière-plan de cette riche correspondance, on devine la lutte contre les menées de *L'Action française*, et puis, et surtout, l'inquiétude de Blondel de voir sa pensée défigurée, qu'il s'agisse d'une traduction italienne de l'*Action* ou d'un article-manifeste dans les *Ricerche Religiosi* de Buoniauti, ou enfin de la réédition en français de la thèse complémentaire de Blondel sur le *Vinculum substantiale* chez Leibniz.

¹ Certaines pages de ce volume relatives à la tradition, à la discipline de l'Eglise, à la nécessité d'un concile ont été publiées sous le titre MAURICE BLONDEL : *Attente du Concile*. Paris, Cerf, 1964, 100 p.

² *L'itinéraire philosophique de M. Blondel*, propos recueillis par FRÉDÉRIC LEFÈVRE. Avec une préface de H. Bouillard. Paris, Aubier, 1966, 186 p., conforme à la première édition (Paris, Spes, 1928), mais avec des coquilles.

³ M. BLONDEL et A. VALENSIN : *Correspondance 1912-1947*. Paris, Aubier, 1965, 262 p. L'éditeur publie en appendice l'article du P. Aug. Valensin sur l'Immanence.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Blondel, *Les Archives de philosophie* avaient publié dans un numéro spécial l'échange de mémoires entre Blondel et le P. Teilhard par l'entremise du P. Auguste Valensin. On trouvera ce dossier réédité et remarquablement annoté par le R.P. H. de Lubac dans un volume comprenant deux études du présentateur sur l'envergure et les limites de l'œuvre teilhardienne, sur la « montée » et la « descente » dans la pensée de Teilhard, et l'homélie prononcée par le P. Ravier à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de l'auteur du *Phénomène humain*¹. Blondel attire l'attention de son correspondant sur le caractère innaturalisable du surnaturel, qu'une doctrine évolutionniste risque d'oublier. Selon lui, le panchristisme qu'il défend, doit contrebalancer les doctrines de ceux qui minimisent le Christ et le réduisent à n'être qu'un accident dans l'histoire ; mais il s'interdit de réduire l'Incarnation à un moment, même décisif, de l'évolution comme pourraient le laisser entendre certains des *Essais de guerre* du P. Teilhard qui lui avaient été soumis à la fin de la Première Guerre mondiale. Devant son jeune interlocuteur, Blondel insiste sur l'incommensurabilité de Dieu par rapport à tout ordre naturel, sur la nécessité d'une mortification du vieil homme et d'une seconde naissance, sur le recours à des médiations actuelles pour viser les fins dernières. Nous allons retrouver ces thèmes centraux dans les commentaires qu'on a donnés ces derniers temps de *L'Action*.

Mais avant d'examiner des œuvres savantes, je dois signaler l'excellent *Maurice Blondel* de M. Jean Lacroix². La réputation des ouvrages de l'illustre chroniqueur philosophique du *Monde* n'est plus à faire. Je ne puis que recommander ce volume qui met en relief l'intention de Blondel : l'homme étant fini en fait, mais destiné en droit à l'infini, quelles doivent être les conditions, pour qu'il puisse réaliser sa destinée à partir de sa situation originale ? En d'autres termes, si la religion se manifeste comme la condition de l'achèvement de l'homme, quelle sera celle qui répondra aux exigences de la raison, tout en les dépassant dans leur effectuation ? J. Lacroix expose la réponse de Blondel à cette question, en rappelant ce qu'il faut entendre par méthodes des résidus et des implications. Le choix de textes empruntés à la plupart des ouvrages de Blondel me paraît des plus judicieux.

L'Action de 1893 demeure un livre admirable, mais difficile. Dès sa parution, il donna lieu à des interprétations divergentes. Pour-

¹ *Blondel et Teilhard de Chardin*. Correspondance commentée par H. DE LUBAC. Paris, Beauchesne, 1965. Bibliothèque des Archives de philosophie, Nouvelle série, I.

² JEAN LACROIX : *Maurice Blondel, sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*. Paris, PUF, 1963, 140 p. Collection « Philosophes ».

quoi ? Une étude sur la composition de la fameuse thèse de Blondel apporte une réponse à cette question ; elle a été entreprise par le P. Raymond Saint-Jean, qui a examiné très attentivement les sept rédactions successives de l'ouvrage¹. *L'Action* est une biographie philosophique, en ce que l'auteur y poursuit une réflexion sur un problème qui lui tient à cœur, celui de l'insertion du surnaturel dans la nature, de l'intervention de Dieu dans un monde livré à l'incrédulité. Mais si le jeune Blondel de 1882 part de l'affirmation, de la reconnaissance du surnaturel, le Blondel de 1893 y aboutit et postule à titre d'hypothèse la notion de surnaturel, renversant ainsi son point de départ : « Le travail d'élaboration ultérieur consistera... à transformer la thèse du surnaturel, admise au départ, en hypothèse qui se présente au terme, que la philosophie postule, mais qu'elle ne saurait établir » (p. 21). Blondel oriente donc, au cours de la lente maturation de son œuvre, sa recherche dans une direction de plus en plus philosophique, sans rien négliger cependant des exigences de la pratique religieuse, comme le montrent les *Carnets*. La portée de son œuvre se précise à mesure qu'elle se constitue. Elle est déjà, et le sera toujours plus, une critique de toutes les formes de naturalisme, positivisme, phénoménisme, idéalisme, subjectivisme, néo-christianisme à la Tolstoï, symbolisme du libéralisme protestant. Mais pour que cette critique porte, elle doit être fortement charpentée. Blondel trouve les structures philosophiques de sa pensée chez ses maîtres Ollé-Laprune, Boutroux, Lachelier. Au cours de ces dix années, Blondel, tout en restant fidèle à son projet initial, affine son outil philosophique, sa terminologie, sa problématique ; il jette les bases d'une logique de l'action qui dépasse Aristote, Leibniz et Kant, tout en conservant leurs apports positifs ; il démontre le caractère englobant de la fonction pratique de la raison par rapport à sa fonction théorique, en dévoilant l'action comme l'étoffe de l'être. Du même coup, anticipant sur la philosophie actuelle, il mettait en lumière l'importance de la décision, de l'engagement au sein de l'option, car je deviens et je suis ce que je fais.

Pendant ces années de préparation, Blondel découvrait à travers le mode singulier de ses expériences personnelles une voie d'accès à l'universel. Car en dégagant les composantes de l'action, il déployait les conditions qui permettent au moi de se constituer, à la conscience d'émerger, à la liberté de s'ériger et à la personne morale d'apparaître. Parmi ces conditions, il notait la visée de l'Absolu et jetait de ce fait les bases d'une toute nouvelle conception de la philosophie de la religion, fondée sur l'hypothèse de l'Absolu qui se médiatise à

¹ RAYMOND SAINT-JEAN : *Genèse de L'Action, Blondel 1882-1893*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1965, 260 p. Museum Lessianum, section philosophique.

travers l'action elle-même. Le P. R. Saint-Jean a fort bien montré l'ampleur et l'audace du projet blondélien, établir les prolégomènes à toute science, à toute métaphysique, à toute morale, à toute religion, qui se veulent respectueuses du dynamisme de la volonté et de l'exigence de conversion ; car la genèse du moi coïncide avec la genèse du surnaturel en moi.

Mais alors surgit le difficile problème des rapports entre cette liberté qui se constitue péniblement et les différentes formes de déterminisme (nature, autrui, Dieu) qui semblent vouer l'homme à l'hétéronomie et l'empêcher de parvenir à son autonomie. M. Marc Renault a examiné très attentivement ce problème aux différents niveaux anthropologiques, cosmologiques et épistémologiques¹. Selon lui, le mérite de Blondel vient de ce qu'il ne sépare jamais l'homme de la nature, de son devenir, et n'élimine jamais soit l'autonomie à laquelle il aspire, soit l'hétéronomie à laquelle il doit se plier. Aussi reprend-il en détail l'analyse du *volo aliquid* qui est l'un des ressorts de *L'Action*, de ses implications, de son type d'intelligibilité, de son genre de cohérence. Il définit le rôle médiateur de l'action entre le fini et l'infini. Il nous fait assister ainsi au passage du déterminisme à la liberté, avant d'étudier les conditions de réalisation de la liberté, parmi lesquelles il examine le corps, autrui, la nature. Jamais l'homme ne se dégage totalement de son ambiguïté : il n'est ni liberté pure, ni seulement nature opaque. Il se réfère à une finalité dont Blondel a souligné l'importance centrale dans le cheminement de l'action, de son surgissement spontané, à son achèvement à travers l'option. L'action lui apparaît comme un devoir-être qui est finalisé par un inconditionné inobjectivable. Cet inconditionné est le principe de l'action ; comme tel, il n'est pas du même ordre qu'elle, ni sur le même niveau. Il est l'occasion de l'option : l'action peut soit consentir à cette finalité et se libérer du déterminisme, soit la refuser et se condamner à être déterminée. Mais pour y consentir, elle postule un surcroît qu'elle ne peut se donner et qu'elle ne peut attendre que de l'inconditionné lui-même. Ce qui revient à dire, que la liberté ne peut se réaliser au cœur du déterminisme qu'elle ne peut écarter, que si l'action de l'homme se conforme à la finalité qu'elle vise. Pour devenir, la liberté doit passer par la mortification, par la pratique, voire la pratique littérale. La réconciliation entre le réel et l'idéal qui est, depuis Kant, le problème majeur de la philosophie, requiert le déterminisme comme le moyen par lequel la liberté se constituera. L'homme ne peut conquérir son autonomie, sans passer par le détour de la nature, de la société et de Dieu, sans tenir compte de l'hétérono-

¹ MARC RENAULT : *Déterminisme et liberté dans L'Action de Maurice Blondel*. Lyon, E. Vitte, 1965, 263 p.

mie qu'ils représentent. M. Renault a mis en relief le nouveau type d'interdépendance que le jeune Blondel découvrait entre l'ordre de l'efficacité et celui de la finalité, entre le domaine de la pluralité et celui de l'unité ; il a bien noté que l'action, la praxis apparaissait comme la seule instance capable de dénouer l'antinomie résultant de l'affrontement du déterminisme et de la liberté.

La philosophie de l'Action permet de clarifier des questions embrouillées, qui abondent en théologie, par exemple celle du miracle. Si le déterminisme même différencié enveloppe toute réalité dans le réseau de ses lois, la possibilité même du miracle est éliminée. Une certaine philosophie positiviste l'a pensé. Elle a relancé le problème du miracle. M. François Rodé ouvre le dossier de cette question controversée dès la parution de *La Vie de Jésus* de Renan jusqu'à la séance de la Société française de philosophie de 1911¹. La contribution de Blondel fut décisive dans cette querelle entre conservateurs et novateurs, entre le P. Schwalm, l'abbé Guayraud et d'autres dont les noms sont presque oubliés et Loisy, Le Roy, Laberthonnière. Armé de sa technicité philosophique, Blondel dénonce les déficiences de l'apologétique traditionnelle qui s'appuie sur le miracle et confond, ce qu'il ne cessera de dénoncer, le merveilleux, le miraculeux et le surnaturel. Pour lui, à la lumière d'une application correcte de la méthode d'immanence, il y a discontinuité entre la nature et le surnaturel ; car l'action surnaturalisatrice de Dieu n'est ni le prolongement de la nature, ni son épanouissement, comme le pensait peut-être Le Roy en fonction de son bergsonisme. Par conséquent, son repérage est impossible au niveau scientifique. S'il se dévoile, c'est à travers des signes, dont il faut préciser le statut épistémologique. En effet, le miracle ne peut être que le signe du surnaturel et non point sa réalité ; il sollicite une interprétation, qui se poursuivra à l'intérieur d'un cadre de référence précis : l'économie du salut et la logique de la foi (l'ordre de la grâce). Au moment où la critique bultmanienne et post-bultmanienne réexamine *Mirakel* et *Wunder*, n'est-il pas nécessaire de revenir aux protagonistes de la controverse moderniste, dont le regard théologique et philosophique n'a rien perdu de son acuité. Je dirais même qu'ils sont plus actuels que jamais et la solution de Blondel paraît aller infiniment plus loin que celles proposées par maints de nos contemporains.

¹ FRANÇOIS RODÉ : *Le miracle dans la controverse moderniste*. Paris, Beauchesne, 1965, 287 p. Théologie historique 3. Je laisse de côté les analyses de l'auteur sur les autres acteurs de la controverse, j'insiste seulement sur leur valeur, leur objectivité. Son livre sera un utile complément à celui, très important aussi, de M. E. POULAT : *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Casterman, 1962, que notre revue n'a pas reçu.

On peut se demander pourquoi la notion de surnaturel occupe une place si centrale dans l'œuvre blondélienne et pourquoi son étude détermine-t-elle l'orientation des recherches poursuivies pendant plus de soixante ans par le philosophe d'Aix ? Le bel ouvrage d'Henry Duméry répond à cette question, en nous offrant une étude exhaustive de la position de Blondel sur la question des rapports de la raison et de la religion. H. Duméry est un des meilleurs connaisseurs de Blondel. Il a connu le maître qui a préfacé sa *Philosophie de l'Action* (Paris, Aubier, 1948). Il n'a cessé de l'étudier de très près, de publier des études originales que l'on trouvera dans *La tentation de faire du bien* (Paris, Seuil, 1957 ; cf. RThPh 1958, p. 237) et dans *Blondel et la religion* (Paris, PUF, 1954 ; cf. RThPh 1955, p. 256). Il s'est efforcé de redresser les exégèses erronées et tendancieuses. L'occasion de son dernier livre, *Raison et religion dans la philosophie de l'action*¹ a été la parution en 1961, année du centenaire de la naissance de Blondel, de l'ouvrage du R.P. H. Bouillard, *Blondel et le christianisme* (Paris, Seuil, 1961, cf. RThPh 1961, p. 288). Le P. Bouillard, reprenant certaines affirmations du P. de Montcheuil (*Pages religieuses de M. Blondel*, Paris, Aubier, 1942) décelait un « surnaturel indéterminé » dans la quatrième partie de l'Action et un « surnaturel déterminé », le surnaturel de la dogmatique chrétienne, dans la cinquième partie de l'ouvrage. Il interprétait Blondel plus comme un apologiste que comme un philosophe ; il trouvait dans son œuvre les fondements d'une théologie fondamentale. Il contestait enfin l'exégèse de Duméry, selon laquelle Blondel aurait nettement distingué, à la suite de la philosophie issue de Kant, le niveau de la liberté, de l'existence vécue, de la réalité valorisée de celui de la réflexion sur l'action, du déterminisme notionnel avec son ordre de nécessité formelle. Il reprochait à Duméry de lire Blondel comme s'il avait constamment distingué entre la notion de surnaturel, qui relève du niveau formel de la réalité, du surnaturel en soi, qui appartient à celui du vécu.

Duméry reprend la question à la racine. Il suit pas à pas le texte de Blondel, en l'éclairant par le contexte et par des emprunts aux autres publications contemporaines ou postérieures à *L'Action*. En passant, il discute les opinions de son contradicteur, fait intervenir celles d'autres commentateurs. Cet épiluchage des textes fait voir comment Blondel recourt à une terminologie d'une redoutable tech-

¹ HENRY DUMÉRY : *Raison et religion dans la philosophie de l'action*. Paris, Seuil, 1963, 640 p. L'auteur prend soin d'avertir le lecteur que ses livres sur Blondel sont distincts de ses ouvrages personnels sur la philosophie de la religion. Un des récents interprètes de l'œuvre de Duméry en tient compte dans un ouvrage sur lequel je reviendrai, parce qu'il touche à la question centrale de notre revue, HENK VAN LUIJK : *Philosophie du fait chrétien*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1964.

nicité philosophique, tributaire de celle de Kant certes, mais d'une originalité telle qu'elle se rapproche de celle de la phénoménologie¹. Etant donné l'enjeu considérable de la question du surnaturel, on comprend que Duméry se soit attaché à cerner cette notion sous tous les angles abordés par Blondel. Mais il maintient, tout en l'approfondissant sa lecture antérieure : « La notion de surnaturel est, de soi, une idée religieuse. Et même, c'est une idée proprement théologique. Comme signification, elle coïncide avec l'idée de grâce, de divinisation par grâce. Comme vocable, comme représentation liée à une signification de grâce, elle paraît tard dans la doctrine sacrée : elle fournit le schème, dont l'idée de déification gratuite avait besoin. Mais il se trouve que, soit le schème *surnaturel*, soit la notion de grâce, soit même, si l'on préfère, l'idée de surnaturel tenue pour synonyme de l'idée de grâce, il se trouve que la signification fondamentale qu'ils comportent est pleinement rationnelle. Elle l'est, non certes dans son contenu, mais dans sa forme. Elle l'est en ce sens que la perspective d'une théergie transcendante peut être jugée par la raison comme l'hypothèse adéquate, comme la solution-type qui répondrait à l'énigme de l'action humaine telle que la formule la philosophie de l'insuffisance. La religion use très normalement de cette signification, parce qu'il lui faut un support de raison pour exprimer la mystérieuse réalité de la grâce historique, de la grâce révélée, communiquée, attestée » (p. 560).

Il n'y a donc pas dans la pensée de Blondel place pour un surnaturel indéterminé, sorte de notion intermédiaire entre celle de nature et celle de surnaturel. Les structures de la notion de surnaturel telle qu'il la conçoit se résument dans celle de gratuité ; elles lui apparaissent quand il déploie la dialectique de l'action, comme les déterminations de l'hypothèse qu'il ne peut pas ne pas envisager pour l'achèvement de ce dynamisme. Duméry, pour clarifier la terminologie blondélienne, est conduit à distinguer entre la notion du surnaturel, que tout philosophe est amené à concevoir, et la réalité du surnaturel ou surnaturalisation, la grâce d'adoption qui demeure comme telle étrangère à ses investigations. La notion de surnaturel se présente alors comme l'indice de rationalité, d'intelligibilité de la surnaturalisation, dont l'effectuation dépend de Dieu et de Dieu seul. On saisit alors le sens de la phrase énigmatique de Blondel, le surnaturel, c'est

¹ Sur le rapport Kant-Blondel, je renvoie à l'excellent *Kant et le kantisme* (Paris, PUF, 1966, Que sais-je ? 1213) de JEAN LACROIX. Si Blondel a critiqué Kant, c'est celui de certains néo-kantiens ou de postkantiens, celui du phénoménisme, du subjectivisme, du formalisme, mais ce n'est pas le vrai Kant, tel que le redécouvre la philosophie contemporaine avec Heidegger, Jaspers, Lachièze-Rey, Krüger, Martin et bien d'autres.

nécessaire et c'est impraticable, nécessaire quant à la formalisation de l'action, impraticable pour la liberté effective, laissée à elle-même.

Distinguer entre plan formel et plan réel-vécu, entre notion et réalité, n'est pas séparer. Ici Blondel évite le formalisme, en insistant sur le caractère fonctionnel et non substantiel des deux niveaux ; en effet, c'est l'action qui les médiatise et les rend complémentaires. Le philosophe phénoménalise le réel-vécu en le thématissant, en le concevant ; il doit faire cet effort s'il veut délier le sens emprisonné dans le vécu ou le promouvoir en instaurant une valeur. Mais il ne peut opérer cette thématisation, cette désimplification de sens que parce qu'il y a une corrélation entre l'action et l'idée que je m'en fais ; bien plus l'idée d'action que je conçois est encore de l'action, mais en régime d'idéalité. Ainsi l'idée de surnaturel se manifeste-t-elle comme une idée régulatrice de l'attente de l'homme, de la recherche de l'infini au cœur même de l'échec.

La notion de surnaturel est toujours identique à elle-même, soit dans la quatrième, soit dans la cinquième partie de *L'Action*, soit que Blondel opère, comme il dit, la « réserve suspensive » (l'époché diront les phénoménologues) des conditions historiques de sa réalisation, soit qu'il lève les parenthèses qui réservaient l'histoire de la révélation. Elle n'est ni dogmatique, ni historique, ni psychologique aux yeux du philosophe ; elle lui apparaît seulement comme la condition idéale de l'action, comme une essence de la conscience intentionnelle. Elle n'est jamais comme telle exigée par la nature ; elle est seulement postulée par la logique de l'action dans sa formalisation. Elle appartient à l'ordre de l'hypothétique et non du thétique. Blondel se sépare donc du dogmatisme moral de l'abbé Laberthonnière¹ et de son immanence vitale qui se fonde sur la reconnaissance de la réalité surnaturalisante au sein même de la nature. Point de vue légitime pour le théologien qu'était Laberthonnière. Mais Blondel, philosophe, se défendait de l'adopter.

Que signifie cette discussion subtile qui s'insère dans toutes les disputes théologiques sur la grâce depuis le moyen âge ? Un souci aigu de préserver la transcendance de Dieu et de la grâce de tout risque de naturalisation, mais aussi le souci de sauvegarder l'autono-

¹ Laberthonnière a alerté Blondel sur les conséquences théologiques éventuelles de sa critique philosophique ; il lui a indiqué des thèmes de réflexion, pour lui permettre de défendre sa position devant les attaques des théologiens ; mais il ne l'a pas entraîné sur le terrain d'une sorte de mixture philosophico-théologique. Laberthonnière avait une vocation philosophique dans une sensibilité de théologien ; cf. la très importante réédition de son ouvrage *Le réalisme chrétien*, précédé des *Essais de philosophie religieuse*. Paris, Seuil, 1966 ; cf. aussi *Les fruits de l'Esprit*, textes présentés par M. M. D'HENDECOURT, Paris, Aubier, 1961.

mie de la réflexion philosophique contre les empiétements des théologies. Blondel a voulu constituer une normative de l'action humaine. Il a voulu faire œuvre de philosophe. C'est comme critique qu'il dénonce les aberrations de l'extrinsécisme qui conçoit la grâce comme un postiche qui viendrait coiffer la nature humaine, ou l'immanence en tant que doctrine, qui fait sortir la grâce de la nature elle-même. Duméry met tout en œuvre pour rendre compte de cette double exigence : respect de la transcendance et respect de la nature humaine, au cours de ses analyses sur l'option, sur la méthode d'immanence, sur la philosophie de la religion et la théologie fondamentale. Faute de place, je ne puis donner un aperçu de la richesse et de la profondeur de ces pages que le philosophe et le théologien ne peuvent ignorer sous peine d'entretenir des confusions nuisibles au développement de leur discipline respective.

Le débat entre Duméry et le P. Bouillard s'est poursuivi dans une correspondance publiée par les *Archives de philosophie*¹. Leur différend tient, semble-t-il, à ce que l'un, le P. Bouillard, lit Blondel comme s'il était le contemporain de saint Anselme, c'est-à-dire en fonction d'une théologie fondamentale d'avant la critique radicale de la religion (Feuerbach, Kierkegaard, Marx, Nietzsche à la suite de Kant et de Hegel), alors que l'autre, H. Duméry, interprète le même Blondel, en le confrontant avec les courants philosophiques issus du kantisme. Quand les optiques sont si différentes, parvient-on à synthétiser les interprétations divergentes ? Nous ne le pensons pas. Peut-être ces divergences tiennent-elles à Blondel lui-même et à son œuvre ? Il voulait élaborer une philosophie intégrante. Pour ce faire, il philosophait en scrutant, très près de lui, ses contemporains et les maîtres de ses maîtres, à travers eux il considérait Kant, Fichte, Hegel, tout en s'en méfiant, et il méditait en fixant, très loin derrière lui, un saint Jean de la Croix, un saint Bernard, un saint Thomas et par-delà eux tous, saint Paul. *L'Action* de 1893 et *Les premiers Ecrits* résultent, semble-t-il, d'un effort pour lire la modernité à la fin du XIX^e siècle et à l'aube du XX^e avec les yeux de la foi, tout en se défendant de la faire intervenir au niveau réflexif. Duméry voit juste, quand il constate que Blondel a tendance après *L'Action* de philosopher à partir de son catholicisme, en tant qu'homme philosophant ; mais si la foi le concerne en tant qu'homme et chrétien du XX^e siècle, elle ne contamine en rien la nature de la philosophie telle qu'il la conçoit à la suite de ses maîtres de l'École normale.

¹ Cf. dans *Archives de philosophie* (Paris, Beauchesne) : *Philosophie de l'action et logique de la foi*, par H. BOUILLARD (1964, p. 113-150) ; *Blondel ou l'occasion d'apprendre à lire*, par H. DUMÉRY (1965, p. 64-97) ; *Lecture de Blondel*, par H. BOUILLARD (1965, p. 279-287).

« Au blondélisme initial, au blondélisme philosophique, menace de se substituer un blondélisme psychologique, apologétique, plus ou moins théologique » (p. 346). L'ouvrage magistral de Duméry empêchera-t-il ce glissement de se produire chez les catholiques, voire chez les réformés qui commencent à s'interroger sur le moment historique du blondélisme ? Il serait vain pour le moment d'essayer de répondre à cette question. Par contre, il est certain que ce livre difficile, mais remarquable par sa rigueur et ses ouvertures, rappellera aux philosophes qui prendront le temps de le lire attentivement que Blondel est un des leurs et qu'ils ne peuvent esquiver le problème de l'action et celui d'un examen critique de la religion, sous peine de retomber dans les formes plus ou moins grossières de naturalisme. Quant aux théologiens, je pense surtout aux réformés, cet ouvrage leur montrera peut-être qu'une philosophie de la religion critiquement conçue devient indispensable à celui qui veut essayer de clarifier le problème si embrouillé des rapports de la nature et de la grâce qui divise les réformés entre eux, comme les chrétiens entre eux.

GABRIEL WIDMER.